

IBERNARD DUREL : ENTRE LE COUSSIN ET L'AUTEL

« *Je ne peux plus aujourd'hui me comprendre comme homme, comme croyant, comme religieux, sans boire simultanément aux sources de plusieurs Traditions. Ce qui nous unit est toujours plus important, plus originel que ce qui nous sépare* », écrit volontiers Bernard Durel, dominicain qui initie des chrétiens à l'assise dans l'esprit du zen. À travers le zen, il propose un approfondissement du silence intérieur, et à la suite de quelques précurseurs, dont Thomas Merton, trappiste américain parti en Asie à la recherche d'un souffle nouveau pour revivifier la tradition monastique, il prend part au dialogue intermonastique, certain qu'aujourd'hui « *la vocation du moine est dans cet accomplissement au-delà de toute frontière* ».

• *Vous êtes dominicain depuis 1964, et vous êtes engagé dans la voie du zen, pouvez-vous préciser dans quelles circonstances ?*

• Pendant l'été 1971, peu après la fin de ma formation dominicaine, j'ai été envoyé en Suède en même temps qu'arrivaient en Europe les voies venues de l'Orient... J'ai eu la chance de me trouver dans un milieu œcuménique, où l'on y a vu un signe positif, disant : « *il faut rencontrer ces gens-là et regarder de plus près ce qu'ils proposent* ». C'est ainsi que j'ai été amené à « essayer » la méditation zen. Ce qui aurait pu rester un intérêt momentané et conjoncturel est alors entré dans ma vie.

• *Qu'y avez-vous trouvé ?*

• Il faut replacer ceci dans le contexte des années soixante-dix, fortement sécularisé en Suède. Nous sommes aussi dans la crise de l'après-concile qui a vu partir des communautés dominicaines au moins 80 % de ma génération ! J'étais moi-même ébranlé. Au fond, sans l'avoir cherché, j'ai trouvé dans la méditation dans l'esprit du zen une voie pour me poser, au-delà des débats de toutes sortes.

• *Votre rencontre avec Dürckheim, qui pratiquait une forme occidentalisée du zen, a été un jalon sur cette voie ?*

• J'ai commencé très modestement par la lecture et la rencontre de certaines personnes qui avaient fréquenté Dürckheim. En 1982, j'ai pu moi-même séjourner à Todtmoos, en Forêt Noire, dans le centre de Leibthérapie¹ qu'il avait fondé et j'ai passé là quelques semaines qui ont été déterminantes pour moi.

• *Dürckheim pratiquait la méditation « dans l'esprit du zen » ?*

• Oui. Il n'était pas bouddhiste lui-même, ni maître de zen. D'un long séjour au Japon, il avait rapporté certains éléments et les avait traduits pour l'esprit occidental. Par honnêteté, il disait : « *je propose un travail dans l'esprit du zen* ». »

• *Par la suite, vous avez rencontré des croyants qui ont essayé d'articuler la tradition du zen et celle de la religion chrétienne. Quelles rencontres vous ont-elles le plus marqué ?*

• En 1983, après douze ans passés en Suède, je suis revenu en France et j'ai eu la chance d'être nommé à Strasbourg. A Würzburg, dans le nord de la Bavière, il y avait un centre de méditation fondé et dirigé par le bénédictin allemand, Willigis Jäger, et je m'y rendais fréquemment. Jäger avait passé de nombreuses années au Japon. Il pratiquait la méditation zen dans la voie sambo kyodan, et proposait également à partir de la même pratique, l'assise silencieuse, la contemplation dans la tradition mystique occidentale. Je suis devenu son élève, et je me suis engagé dans l'étude et l'approfondissement de la mystique occidentale avec Maître Eckhart.

• *Autre étape importante pour approfondir la tradition zen, un voyage au Japon...*

• En effet, en 1990, j'ai été invité à me joindre à une délégation de moines et moniales occidentaux qui sont allés au Japon, dans le cadre du dialogue intermonastique (DIM). Une délégation de moines et moniales européens séjourne quelques semaines dans des monastères zen, et quelques années plus tard des moines et moniales bouddhistes japonais viennent dans des monastères européens.

• *C'est à cette occasion que vous avez pu rencontrer le père Oshida², dominicain japonais, une rencontre quasi initiatique pour vous ?*

¹ K. G. Dürckheim distingue le « corps que j'ai » (*Körper*) par opposition au « corps que je suis » (*Leib*) et proposait diverses approches thérapeutiques pour accorder les deux.

² Né au Japon en 1922, il est mort le 6 novembre 2003.

• Il est sûr que sur les quarante jours que j'ai passés au Japon, les heures les plus riches, je les ai vécues chez le père dominicain japonais Shigeto Oshida, dont le prénom chrétien est Vincent. Il était un pont entre la tradition du zen et la tradition chrétienne. Il avait réellement fait la synthèse en lui-même et vivait simultanément, sans rien endommager, les deux traditions. Les journées passées chez lui ont été le sommet de mon voyage, aussi bien du point de vue pratique que de l'enseignement.

• *Que vous a-t-il transmis de plus important ?*

• Cette simplicité du zen. Nous vivions des journées très simples, en silence : les travaux des champs, beaucoup de temps passé à faire zazen³, la méditation silencieuse. Même les offices chrétiens, la prière du matin, l'eucharistie en fin d'après-midi, étaient pétris de culture japonaise : simplicité, dépouillement, intensité de la Présence. Ce sont des choses qu'on ne peut pas oublier. C'est très difficile à transmettre, mais je pense que dans ma vie, cette semaine passée chez le père Oshida à l'automne 1990 a constitué un tournant.

On lui demandait : « *Pourquoi, vous, un prêtre catholique, vous pratiquez zazen ?* » Il répondait : « *Je mange du riz avec des baguettes, c'est tout.* » C'était pour lui une chose naturelle.

• *Qu'est-ce qui caractérisait son enseignement ?*

• Il ne se situait jamais au plan des choses qui pour nous font débat ou constituent des oppositions inconciliables. Il pensait d'ailleurs que bon nombre d'oppositions, et peut-être même l'opposition entre chrétiens et bouddhistes, étaient des abstractions. Elles se situent dans le mental. C'est cela qu'il refusait. D'ailleurs, une des réflexions qui revenaient souvent, lorsqu'il évoquait la conception occidentale des choses, était celle-ci : « *Nous sommes dans la prison de la conscience* », « *Prison of consciousness* ». Cela revenait de mille façons ! Nous sommes, disait-il, environnés d'abstractions, de choses qui n'existent pas et qui finissent par nous faire peur, nous empêcher de dormir. C'est le grand obstacle.

On ne peut pas vivre sans abstractions, mais bientôt nous ne vivons plus que dans les abstractions. Alors il combattait cela avec une pédagogie très zen.

• *Qu'est-ce qu'une pédagogie très zen ?*

• Le maître déstabilise le disciple pour le faire sortir de la prison de la conscience. On appelle ça « tirer le tapis sous les pieds » ! Jésus lui-même pratiquait cela sans arrêt... Par exemple, aux Pharisiens qui lui posent des questions, il dit : « *Attendez un instant, je vais vous poser une question, si vous y répondez, je répondrai à la vôtre !* »

Cela m'est longtemps apparu puéril, mais c'est cette pédagogie qui fait que la personne tombe assise par terre et doit prendre contact avec le réel..., c'est-à-dire le sol sur lequel elle est assise.

• *Aujourd'hui, vous dites : « Je suis un chrétien qui a rencontré le Bouddha »...*

• Enfin, c'est le père Oshida – ma source d'inspiration – qui dit cela : « *Je suis un bouddhiste qui a rencontré le Christ.* » De sa petite enfance jusqu'à l'âge adulte, c'était un fervent bouddhiste. Et, dans les années quarante, il a rencontré le Christ. Plus tard, il a demandé le baptême, il est devenu dominicain, prêtre catholique, mais vers la fin de sa vie, il disait : « *Je suis un bouddhiste qui a rencontré le Christ.* » Il ne disait pas : « *J'étais bouddhiste et maintenant je suis chrétien.* »

Je pourrais tenir un langage symétrique : « *Je suis un chrétien qui a rencontré le Bouddha.* » Disons que Bouddha a croisé ma route. Je suis allé au Japon en 1990 et j'ai eu cette immersion brève mais vigoureuse dans le bouddhisme. Alors la figure du Bouddha est là quelque part dans le champ de mon attention. Son enseignement m'accompagne et éveille, ou réveille, certains aspects de ma propre foi chrétienne.

• *Cette rencontre avec le Bouddha vous a-t-elle permis de considérer le Christ avec un œil neuf ?*

• Oui, tout à fait, mais je dirais latéralement. Au fond, Siddharta Gautama devenu le Bouddha est un homme qui a connu l'Éveil, a compris qu'elle était possible pour tous : « *la voie est ouverte pour tout le monde, si vous vous y engagez* ».

Par contre, avec le Christ, les prophètes, l'Ancien et le Nouveau Testament, nous avons affaire à une révélation située dans le temps et dans l'espace, pour laquelle joue la parole de Paul, au début de l'épître aux Corinthiens. Je vois mieux aujourd'hui l'originalité et la puissance de cette affirmation qui

Zazen, ou assise immobile, se pratique sur un coussin, le zafu. De za, s'asseoir immobile comme une montagne et zen, comprendre l'essence de l'univers.

résume toute la Bible, si l'on peut dire : « *Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté du cœur de l'homme, nous vous l'annonçons.* »

Jamais Bouddha n'a dit ça. Le Christ transmet cela au nom du Père. Alors, si ceci est vrai, ce ne sont pas des traditions qui se situent au même plan et l'on peut dire : « *Je suis chrétien et bouddhiste* », comme certains sont chrétiens et philosophes.

Ce parallèle avec la philosophie est assez juste. D'une certaine façon, Bouddha en Asie tient la place de Platon en Occident. Il est sûr que la philosophie de Platon a fécondé le christianisme aux premiers siècles de l'Église, et la théologie des Pères de l'Église est née de cette rencontre entre la Révélation biblique et hébraïque et la philosophie grecque. Peut-être quelque chose d'analogue est-il en train de s'amorcer avec le Bouddha. C'est le début. Il ne faut pas oublier que cette rencontre est tout à fait récente : quarante, cinquante ans au maximum pour quelques pionniers, Il va falloir plusieurs siècles pour qu'elle s'accomplisse.

- *La différence, il me semble c'est que l'enseignement de Platon n'était pas un mode de vie, il se situait davantage au plan des idées...*

- Oui. Encore que les études contemporaines ont montré que la philosophie grecque, qui est devenue chez nous une matière qu'on enseigne, qui est transmise sous la forme d'écrits et de paroles, au début, même chez Platon, était tout un mode de vie : il y avait une académie, comme un monastère. Voyez Philon d'Alexandrie, etc. Nous avons perdu cela.

Ceci étant, c'est très différent, effectivement. La place du corps, des pratiques dans le bouddhisme, notamment dans le bouddhisme zen, est beaucoup plus grande que dans la tradition occidentale.

- *Donc pour vous le zen et la voie chrétienne peuvent parfaitement coexister et se fondre ?*

- J'emploie de plus en plus l'expression « fertilisation croisée » où la tradition bouddhiste vient se greffer et éveiller, réveiller des choses qui étaient un peu dormantes dans la tradition chrétienne...

- *Qui existaient aussi : dans la tradition chrétienne, il y avait la voie hésychaste...*

- Oui. On l'a vu pour la philosophie mais aussi pour d'autres domaines. Ce n'est pas la première fois qu'une tradition vient se greffer sur le christianisme, vient lui donner des ressources d'expressions nouvelles, sans le défigurer. Paul dit : « *Il faut examiner, retenir ce qui bon, rejeter ce qui ne convient pas* », et nous faisons cela depuis vingt siècles. C'est simplement aujourd'hui une nouvelle étape, une autre dimension.

- *Quoi donc après la philosophie grecque ?*

- Au plan liturgique, on peut citer le chapelet. Le chapelet existe ailleurs, on répète une parole toujours la même, en passant le doigt le long des grains. Nous l'avons sous la forme catholique avec le « Notre Père » et « Je vous salue Marie ». Les bouddhistes l'ont avec les 108 grains qui correspondent aux vices et aux vertus qu'il faut acquérir. Les musulmans l'ont également avec 99 grains, les 99 noms de Dieu, le 100^e restant inconnu. Le chapelet est un instrument que l'humanité a trouvé pour se concentrer. Chaque tradition lui a donné une forme homogène à sa spiritualité.

- *Donc, selon vous, il y aurait presque un fonds commun à toutes les traditions ?*

Il y a un fonds commun de potentialités : c'est l'être humain. Je vis en Scandinavie, je me suis approché des cultures de là-bas et il y a un grand théologien, écrivain danois, Grundvig. Il a cette expression : « *D'abord homme, chrétien ensuite* » ; – dans les langues scandinaves, homme veut dire à la fois homme et femme (*Mensch*) – et le père Chenu, dominicain bien connu, décédé il y a plusieurs années disait : « *Chrétien c'est un adjectif* ».

Pourquoi je dis cela ? Parce qu'avant d'être chrétiens, nous appartenons à la condition humaine, qui a un corps, qui respire, qui a des lois, qui se tient debout, qui s'assoit... Ce sont les données de la vie humaine comme telle, que les traditions valorisent ou non. Et si elles valorisent la posture, le geste, le chapelet, l'icône, ces modes d'expression humains, si elles les valorisent, elles le font à l'intérieur de leur symbolique propre. Alors, si une tradition a oublié quelque chose, une autre vient le révéler.

C'est tout à fait vrai pour le corps. Regardons une assemblée chrétienne dans les années 40, 50. On faisait le signe de croix, on s'agenouillait et c'était à peu près tout. Aujourd'hui, il y a de plus en plus d'assemblées qui prennent en compte cette dimension-là. On est en voie de guérison, je pense.

Alors qu'est ce qui se passe ? Voilà que nos contemporains font du yoga, de l'aïkido, du zen, du taï ji... Ce n'est pas par hasard. C'est pour donner corps à l'expression profonde. Et s'ils vont chercher ailleurs ces pratiques, c'est parce que l'Église qui devrait le faire – et qui le faisait encore jusqu'au Moyen Âge – ne le fait plus ou presque. C'est un des éléments du diagnostic.

On voit alors comment une tradition tout à fait autre arrive et réveille des choses endormies ou oubliées chez nous.

Dürckheim cite Maître Eckhart. On demande à Me Eckhart : « *D'où vient ta sagesse ?* Il répond : « *De mon assise* ». Me Eckhart n'avait rien à faire avec le bouddhisme dont il ignorait tout. Il n'avait pas besoin de recevoir d'ailleurs ce qu'il avait. Nous, nous sommes handicapés, mais on peut guérir (rire bref)

• *On glisse doucement vers la méditation, dont l'autre nom est « assise », justement... Pour la plupart des chrétiens, la méditation englobe toutes les oraisons mentales qui précèdent la contemplation. Quelle différence faites-vous entre la méditation selon le zen et la voie de la contemplation chrétienne ?*

• Il y a une confusion de vocabulaire, qui semble s'être créée récemment. Rappelons l'usage, traditionnel, médiéval, monastique, très, très ancien et qui n'est pas faux. Dans la vie de prière personnelle, il y avait trois grandes étapes. En latin, cela sonne bien : « *lectio, meditatio, contemplatio* ».

Dans la première, *lectio*, la *lectio divina* qui revient, on lit la Bible. On lit une demi-page, on l'étudie, on y revient, c'est déjà une forme de prière. Après, ça se simplifie et on entre dans la méditation. Et si on veut être plus précis, on dira « une méditation avec objet », puisqu'on a un petit texte, quelque chose, un support sur quoi on médite. Peu à peu, tous nos mystiques décrivent ça, on se fatigue de tous ces mots, on va vers la « *contemplatio* » qui veut dire « voir », mais pas voir un objet ; en réalité, c'est voir Dieu, au-delà de tout, quelle que soit la réalité.

C'est cela, *lectio, meditatio, contemplatio*, c'est ainsi que les chrétiens voient les choses. Quand les méditations orientales sont arrivées chez nous dans les années soixante et soixante-dix, on a adopté ce mot. Les méditations orientales sont en général, mais pas toujours, des « méditations sans objet », ce qui veut dire qu'elles sont plutôt, quant à la forme, proches de la contemplation. Puisqu'il s'agit d'être là, de ne penser à rien...

Si je noue les deux, la méditation dans l'esprit du zen m'a aidé à approfondir la contemplation, puisque c'est matériellement la même forme. Mais ce n'est pas obligatoire : on peut rester 10 000 ans sur son coussin sans rencontrer le Christ. Il n'est pas sur le coussin, il faut qu'il y ait une révélation, comme on l'a dit tout à l'heure.

Mais pour celui qui a l'expérience pratique de la méditation dans l'esprit du zen et, par ailleurs, comme c'est mon cas maintenant, celui qui s'est ressourcé à la mystique occidentale, à la tradition de la contemplation chez Me Eckhart, chez Jean de la Croix, pour celui-là, les choses vont se conforter, vont s'allier de plus en plus.

• *Donc, il ne peut y avoir contradiction ?*

Il y a des gens qui ont des difficultés que je n'ai pas eues moi, parce que lorsque j'ai rencontré le zen, j'avais un peu plus de 30 ans, j'étais chrétien depuis ma naissance si l'on peut dire, j'étais dominicain depuis sept ou huit ans. Pour moi, le zen a amplifié ces premières expériences...

• *Cette pratique ne jamais remis en question votre vocation ?*

• Non, au contraire. Je dis parfois (on ne peut pas refaire sa vie) en fonction de la conjoncture que j'évoquais tout à l'heure que, si je n'avais pas rencontré la méditation dans l'esprit du zen, peut-être n'aurais-je pas pu continuer sur la voie qui était la mienne, d'être dominicain. C'est une hypothèse que je fais.

Il faut quand même dire par honnêteté qu'il y a des gens dont la foi était assez floue qui, s'engageant dans la voie du zen, l'ont perdue. Il faudrait voir au cas par cas, mais ce sont des gens qui avaient un autre point de départ que le mien, dont la foi était sociologique ou indécise, fragile sans doute. Entrant dans une expérience plus forte, ils ont perdu la foi. On a vu cela avec la psychanalyse aussi. On dit : « *Il est entré en psychanalyse, il a perdu la foi.* » J'aimerais voir quelle foi il avait !

• *Il a pu éclaircir ses motivations...*

• Oui. Peut-être qu'au terme de l'analyse, ils s'écartent d'un christianisme reçu de leur enfance et je les retrouve dix ans après... Je les vois lire l'Évangile, ils mettent le nez à l'église, parce que ça s'est enraciné dans leur corps.

- *On ne peut pas faire l'économie du labyrinthe, comme dit Christiane Singer⁴ : faire des détours, prendre des chemins de traverse, visiter d'autres traditions avant de retrouver la sienne...*
- A notre époque, on ne peut plus endosser le prêt-à-porter, faire ce que les générations précédentes ont fait. Les gens veulent faire leur expérience, la réfléchir...

• *Justement, ce que l'on peut reprocher à la hiérarchie catholique, c'est d'empêcher de faire cette expérience...*

- La question s'est posée de la même manière au temps de la Réforme. On ne voulait pas que chacun prenne sa Bible, la lise, réfléchisse...

• *C'est la même chose avec l'expérience de Dieu, aujourd'hui...*

- C'est un manque de confiance. Et le mot « confiance », c'est le même mot que « foi ». C'est ce que je disais tout à l'heure au sujet du père Oshida. En Occident, on entend sans arrêt des voix pour dire : « *Attention, n'allez pas par là !, c'est dangereux, vous allez vous perdre !* » C'est vraiment l'expression de la méfiance, du manque de foi que l'Esprit-Saint travaille chacun, que les gens font leur chemin, leur expérience. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas à être vigilant.

Si quelqu'un part dans le décor, on peut essayer de l'aider, on le fait tous, mais il ne faut pas bâtir la vie de telle Église sur le manque de foi. Ce n'est pas l'attitude de Jésus. Jésus rencontre le monde.

Les seuls avec qui il marque ses distances, ce sont les pharisiens, ceux qui ont déjà un propos malveillant. Mais tous les autres, il les prend tels qu'ils sont, faisant confiance en leurs possibilités d'accéder à la vérité. C'est son attitude.

Prenons la femme près du puits, qui était là, rejetée par tous, qui avait eu cinq maris, ce qui n'était pas une situation des plus favorables. Mais Jésus lui fait confiance : elle parle de l'eau, Il parle de l'eau, on parle de la vérité et, peu à peu, on arrive au noyau des choses : telle est son attitude...

• *Pour revenir à la méditation dans l'esprit du zen, qu'est-ce qui est prioritaire ? D'abord l'assise ? C'est aussi le souffle ?*

- Tout est inséparable, mais si l'on a décidé de s'engager sur ce chemin, il faut pratiquer régulièrement. L'exercice de base, c'est l'assise immobile, sur un coussin, un tabouret, une chaise..., à l'écoute du souffle, en lâchant prise de toutes les pensées. C'est cet exercice, fait régulièrement, qui peu à peu vous transforme. Et dans les sessions, on peut y associer des exercices parallèles du même ordre : la marche méditative, le travail manuel en silence. Ce n'est pas simplement un petit truc, c'est, à terme, une façon de vivre.

Le mot clé qui n'a pas encore été prononcé c'est « attention », culture de l'attention. Ce n'est pas du tout périphérique, hors de notre tradition, puisque Simone Weil proposait cette définition : « *Le péché, c'est l'inattention* ». Donc, si Simone Weil a raison, je crois qu'en disant ça elle résume tout l'Évangile. L'attitude de Jésus n'est pas réservée au bouddhisme : devenir attentif, c'est l'enjeu de la vie humaine authentique.

• *Et c'est d'autant plus urgent aujourd'hui, dans une vie où l'on est de plus en plus dispersés...*

- Oui, où l'on est pris, assaillis par la superficialité, la rapidité, la culture du clip : quelques secondes ceci, quelques secondes cela. C'est la mort ! Enfin s'il y a bien quelque chose de commun à toutes les voies spirituelles, c'est l'appel à l'attention, ce qui en termes bouddhistes se dit vigilance, éveil. Il n'y a rien hors de l'attention.

• *C'est le noyau fondamental ?*

- Oui, oui, et il est présent dans toutes les traditions.

• *Le non-faire ?*

- Oui, c'est l'un des fruits. Dans le zen et le tao, on l'appelle aussi Wu Wei, « non-action », mais il vaut mieux le traduire par « action non-action », parce que c'est une non-action qui est une action, en ce sens que si c'est juste, si c'est au bon endroit, si la décision est mûre, il y a des tas de situations dans la vie où le fait de s'abstenir d'agir, c'est la bonne action !

⁴ Disciple de Durckheim, Christiane Singer est thérapeute, écrivain, auteure (Albin Michel), entre autres, de *Eloge du mariage, de l'engagement et autres folies, Du bon usage des crises, Où cours-tu, ne sais-tu pas que le ciel est en toi ?, N'oublie pas les chevaux écumants du passé, Seul ce qui brûle...*

C'est effectivement au cœur de la tradition orientale, mais si on regarde bien, c'est au cœur de l'Évangile. Jésus ne nous n'a jamais appelés à être des activistes du matin au soir. Lui, il était assez calme, et parfois je dis pour provoquer les gens : « *Finally il était très paresseux !* ». D'abord pendant trente ans - si on pense qu'il était venu pour sauver le monde -, pendant trente ans, il ne fait rien, il mène la vie quotidienne de ses voisins, assez « cool », comme on dit en bon français maintenant. Ensuite, pendant ses années publiques, on lui reproche même, par rapport à Jean-Baptiste, de manger et boire, de se la couler douce. Ce n'était pas du tout l'activiste qu'on a fait de lui par la suite ! Donc, il y avait chez lui un esprit de non-action. Il faudrait revisiter ensemble toute la question du « shabbat », le terme biblique qui fait face à cette non-action. En confrontation avec le bouddhisme zen, revoir ce qu'est le shabbat, l'attitude de Jésus par rapport au shabbat, la valorisation du shabbat et la liberté qu'il prend par rapport au shabbat. C'est une des choses que j'ai faites comme un fruit de cette rencontre avec la perspective taoïste de non-action.

- *En fait, ça rejoint le Kairos, agir au moment opportun, que vous évoquiez lors de la précédente session⁵...*

- Oui, c'est cela. L'une des questions entraîne l'autre si, à chaque instant, je dois me décider face à une décision, un besoin, une détresse : « *Dois-je agir, est-il juste d'agir, ou est-ce qu'il est juste, maintenant, de ne pas agir ?...* » Alors là, on retrouve la question du « Kairos », du temps opportun. Ce n'est pas une question abstraite : il faudra toujours agir... et non-agir. Et cela nous sort de la morale, où il n'y a qu'une règle à appliquer : on sait à l'avance ce qu'il va falloir faire.

Bien sûr, il y a des discernements premiers, sur les circonstances de l'action, les tenants et les aboutissants. Ce ne sera jamais la bonne action, le bon moment que de tuer quelqu'un. Mais si on entre dans le détail, il y a cette question du moment opportun, Kairos, un des deux mots pour dire le temps. Il y a Chronos, le temps de la montre : celui-là est commun à tous, objectif, et Kairos, le temps opportun. Comme Jésus le dit : « *Mon heure est venue, mon heure n'est pas encore venue...* » Avant toute action relationnelle, par rapport à un enfant, une décision qui va avoir des conséquences, on devrait se poser la question. Pas seulement « *Est-ce que l'action est bonne ?* » « *Est-ce que je suis équipé pour le faire ?* » mais « *Est-ce que c'est le moment opportun ?* », question qui en général est occultée en Occident ...

- *Cette histoire de temps n'est-elle pas liée au cerveau intuitif et au cerveau analytique, et plus généralement aux différents niveaux de conscience ?*

Chez nous, en Occident, il y a une primauté de la conscience : on l'a vu tout à l'heure avec le père Oshida : avoir les idées claires, bien nettes. L'humain est plus riche que cela... C'est quelque chose que j'ai aussi rencontré chez les mystiques.

Le plus important, ce n'est pas d'être « conscient », c'est d'agir droitement. Quelquefois on agit spontanément et après ça on se dit : « *Les circonstances... Quelqu'un m'a appelé au bon moment, et sans trop le savoir, j'ai fait ce qui était juste* ». L'on pourrait dire, de façon un peu provocatrice, il y a une mauvaise inconscience, celle que Jésus évoque sur la croix quand il dit : « *Père, pardonne-leur ils ne savent pas ce qu'ils font* », mais il y a aussi la bonne inconscience : « *Oh mon Dieu, j'ai agi, je n'avais aucune idée, mais je n'aurais pas pu faire mieux...* »

Il y a le fait d'être inconscient, une inconscience qui peut être un mal, mais il y a aussi l'inverse, un excès qui fait qu'il faudrait être 100 % conscient avant de passer à l'acte...

- *Déjà le mot français « conscience » est trop univoque, l'anglais est plus subtil...*

- Oui. En anglais, le mot le plus courant pour dire la présence à soi – on voit ça dans les livres de Thich Nhat Hanh –, c'est « *awareness* », qu'on traduit en général par « conscience ». Mais ce n'est pas bon, car le terme « conscience » est beaucoup plus cérébral. Vous avez aussi « *mindfulness* », la pleine ouverture de l'esprit, qu'on appellera « pleine conscience ». Entre nous, ce n'est peut-être pas par hasard si une langue très cérébrale comme la nôtre, et les traditions des derniers siècles avec notre cher Descartes, ont appauvri ou faussé le langage de l'esprit.

- *On va revenir au dialogue intermonastique (DIM). Selon vous, l'expérience spirituelle de notre temps passe par la traversée d'une tradition autre et le retour vers sa propre tradition ? Est-ce pour vous un chemin universel que de trouver sa vitalité spirituelle en la recevant de deux ou plusieurs religions ?*

⁵ Kergallic, du 30 juillet au 5 août 2005 : « La nuit à la nuit en donne connaissance ». Introduction aux mystiques contemporains (Etty Hillesum, Dag Hammarskjöld, Edith Stein).

• Je n'irais pas jusque-là, mais quand je l'ai présenté, je l'ai considéré à partir de ma vie et du chemin, et de ceux d'autres témoins qui ont une expérience spirituelle autrement plus riche que la mienne. Et je le considère comme une bénédiction.

Je dirais deux choses : c'est une bénédiction, ces traditions croisées, ce réveil de ma tradition au contact d'une autre tradition. Et aujourd'hui, à cause de la globalisation, des voyages, des couples mixtes, du fait que nous soyons de plus en plus mêlés les uns aux autres, c'est une bénédiction au plan collectif, au sens que les expériences que nous évoquons étaient, il y a encore 50 ans, réservés à quelques voyageurs, à quelques missionnaires ou autres, une toute petite minorité, Alexandra David-Neel, des gens comme ça.

Aujourd'hui, c'est possible partout. Et, si ce que je dis est vrai, il faudrait s'en réjouir. Si en soi c'est une bonne chose, de plus en plus de personnes vont avoir matériellement cette possibilité, alors il faut la saisir cette chance et c'est aussi un « Kaïros ». Il faut la saisir, ce qui veut dire à l'école et à l'Église, deux institutions où l'on devrait former les enfants de façon différente : à l'école, à la gestion de l'interculturel et à l'église de l'interreligieux. Il faudrait équiper les gens pour ne pas qu'ils vivent ça comme une menace, comme une trahison, comme une hérésie, comme un malheur mais, au contraire, comme une bénédiction.

Moi j'ai découvert cela grâce aux maîtres que j'évoquais et je considère un peu comme mon rôle, là où je le peux le faire, de dire aux gens : « *Saisissez cette chance, équipez-vous...* »

• *D'autant plus que les fondamentalismes de tous ordres pointent le nez et qu'on est plutôt dans des temps de replis identitaires...*

• Il faut le regarder en face : dans un premier mouvement, l'autre est d'abord une menace. Et du coup, alors, on aura cette réponse, qui se répand beaucoup, du fondamentalisme : on se crispe sur sa propre tradition. Mais, entre parenthèses, les fondamentalistes sont les gens les moins sûrs de leurs convictions !

On le dit dans le dialogue interreligieux. Le dialogue interreligieux se fait entre des gens convaincus et mûrs dans leur propre tradition. Un bon chrétien peut engager un dialogue avec un bon musulman. Mais les gens dont la foi est superficielle et faite d'habitudes reçues d'un héritage familial, qui se sentent menacés, ce sont ceux-là qui vont être fondamentalistes.

Donc cette conjoncture nous appelle à nous équiper pour faire face de façon constructive, et faire en sorte que cela soit une bénédiction et non pas une malédiction.

Pour ne parler que de nous, les chrétiens, jusqu'à une date tout à fait récente, nous disions : « *Hors de l'Église point de salut !* » C'était la parole répétée jusqu'à il y a une vingtaine d'années, et certains le disent encore aujourd'hui.

Alors il est sûr que d'un seul coup rencontrer mon voisin bouddhiste ou musulman et dire : « *Il a des richesses qui vont me permettre d'être un meilleur chrétien si je les accueille de façon juste* », c'est quand même un pas énorme !

C'est pour cela que je ne juge pas ceux qui se crispent. Voir tout d'un coup le pape embrasser le dalaï lama aux rencontres d'Assise, en 1986, c'est un peu brutal ! Je fais allusion indirectement à ce qui s'est passé avec Mgr Lefèvre. Je comprends qu'on puisse dire : « *Cette Église-là n'est pas la nôtre* ». Moi, j'étais préparé, j'avais fait du chemin. Donc il ne faut pas mépriser ces gens-là, mais s'aider mutuellement à entrer dans la véritable ouverture. Celui ou celle qui a rencontré la richesse de la tradition de l'autre, par des voyages, parce qu'il est marié ou a rencontré la tradition de l'autre, qu'il aide ses voisins, en leur disant : « *Non, ils ne sont pas si méchants, je les connais, et ils m'ont apporté beaucoup.* »

• *Pour revenir au dialogue monastique interreligieux, Raymond Panikkar dit : « Pour être religieux, il faut être interreligieux et même intrareligieux, est-ce aussi votre avis ? »*

• Oui c'est-à-dire, pour rappeler le sens de ces deux mots tels qu'il les a proposés, « interreligieux » désigne la rencontre entre des gens de religions différentes et « intrareligieux » une personne qui vit de deux traditions différentes. Le dialogue intrareligieux qui est tout à fait récent va, je crois, se développer. Mais, dans les deux cas, le point de départ du dialogue, c'est l'expérience partagée...

C'est le bon côté, la bénédiction, puisque nous sommes de plus en plus de personnes à vivre les conditions objectives de l'intrareligieux, les enfants des couples mixtes, les gens qui voyagent...

Un petit enfant en France aujourd'hui, dans n'importe quelle école, a des camarades bouddhistes ou musulmans. Moi, dans toute ma scolarité y compris mes études supérieures, si j'ai rencontré un protestant, c'était le maximum ! On vit dans un tout autre monde, seulement on n'est pas équipé pour le gérer

- *Est-ce que le DIM tend à se développer ? Ou ce sont encore quelques privilégiés qui le vivent ?*
- Ça avance lentement. Il faut reconnaître qu'il y a encore des moines et moniales réticents. Enfin, c'est un dialogue officiel. C'est le Vatican, l'institution centrale de l'Église qui, dans les années soixante-dix, a dit : « Allez-y ». On a fêté le 25e anniversaire, il y a deux ans. Tous ceux qui avaient participé au DIM pouvaient envoyer un témoignage en disant quel fruit cela avait porté pour eux dix ans, quinze ans après. Donc, c'est une affaire qui avance, qui a maintenant 25 ans d'âge, statistiquement marginale, mais qui avance.

Propos recueillis par Martine Perrin
à l'abbaye du Bec Hellouin, le 29 octobre 2005
(session « Engagement et détachement »)